

entention étrangère. Car, dans un siècle, les nations seront moins lâches, le sentiment de l'équité sera plus profond, la charité chrétienne sera mieux comprise. Et puis, la race anglaise, divisée d'intérêts, ou menacée par l'Irlandais et l'Allemand qui se groupent et se fortifient, à l'abri du drapeau étoilé, deviendra plus conciliante et moins implacable.

Au reste, il est trop tard déjà pour promulguer des lois iniques. On peut forcer les enfants à apprendre et à parler la langue du maître, mais les parents sont presque invincibles à leurs foyers, et ce n'est qu'après plusieurs générations et avec le concours de certaines circonstances, que l'œuvre fatale peut s'accomplir.

Le Canada-français verra sans doute quelques-unes de ses villes prendre ou garder des airs de villes britanniques, à cause du commerce et des millions qui sont anglais surtout, mais nos campagnes resteront françaises et conserveront le cachet national. Elles s'agrandiront sans le secours de l'immigration, par l'étonnante fécondité de nos femmes. Et puis, notre hiver est un rempart contre l'invasion ou un tombeau pour les envahisseurs. Nous serons une Russie française. Les soldats héroïques se trouvent sous tous les cieux peut-être, mais les héroïques défricheurs ne se trouvent guère que dans nos forêts, tour à tour, blanches des neiges les plus froides et vertes des plus chaudes floraisons.

Aussi longtemps qu'il y aura dans le grand ouest des terres fertiles toutes défrichées, les paysans de toutes nations passeront devant Québec avec un dédain qui nous humiliera peut-être, mais qui ne sauraient nous nuire.

Nos incomparables rivières verront naître l'industrie sur leurs bords, et nos frères ne prendront plus le chemin de l'étranger. Ceux qui ne voudront pas labourer le sol se grouperont autour des fabriques, et de toute part surgiront des villages ouvriers tout à fait français. Les étrangers qui y viendront passeront dans nos rangs dès la première génération.

Un groupe étranger peut être noyé dans une nation, et après de nombreuses alliances, il peut disparaître tout à fait. Un petit peuple peut être arrêté dans son essor, enserré dans d'étroites limites, dépouillé de tout pouvoir et réduit à la plus insignifiante existence, s'il manque de confiance en lui-même, de moyens d'action et d'énergie ; mais qui osera nier notre intelligence et notre ténacité, notre amour du travail et du sol, notre esprit de justice et notre moralité ? Puis quelle famille est plus prolifique et unie comme la famille Canadienne-française ?

Deux races pourraient s'unifier si elles avaient les mêmes aspirations, les mêmes intérêts et la même foi ; mais les divisions naturelles de notre terre feront toujours naître des divergences d'intérêts et de besoins. Les Germains, les Saxons, les Scandinaves se sont rapprochés par l'apostasie ; cependant, pour se garantir d'une fusion peu probable pourtant, ils ont élevé des autels nouveaux, arrangé des dogmes à leur image et attaché l'église à la remorque de l'Etat.

La foi est fortement ancrée dans notre belle province, et nous n'apostasierons jamais. Le clergé qui nous a protégés depuis un siècle et demi, sera toujours la sentinelle vigilante qui empêchera le doute ou l'indifférence de se glisser dans nos foyers. Il sera le bouclier où viendront se briser les traits de l'ennemi. Il ne souffrira jamais que nous cessions de parler notre langue ; jamais il ne souffrira que nous cessions d'être unis dans la foi, au pied du même divin tabernacle. Et si jamais sonne l'heure du danger, il saura nous dire en nous montrant la croix : *In hoc signo vinces !*

Nos églises sont remplies de croyants, nos universités sont des foyers de lumière, nos champs sont mieux cultivés. Nos écoles sortent de la routine, nos prêtres sont vertueux, nos forêts tombent sous la hache, nos lois sont sages, nos mœurs sont pures, nos familles sont hospitalières, nos bras sont forts, nos cœurs sont aimants, nos femmes sont dévouées et nos soldats sont braves, qu'avons-nous à craindre de l'avenir ? Qui osera nous barrer le chemin ?

Nous sommes paisibles et doux, mais l'injustice nous révolte. Nous sommes soumis, mais pas jusqu'à la mort. Nous portons volontiers le fardeau, mais nous ne porterons pas le joug. On n'écrase pas d'un

coup de talon un million d'hommes. On ne brise pas d'un mot un million de volontés.

Va, petit peuple de la vieille France et de la Rome éternelle, va où Dieu te mène, et tu iras loin !

PAMPHILE LEMAY.

CHARLES-A. GAUVREAU, PUBLICISTE, M.P.

Mon cher Directeur,

Votre question.—très importante et bien digne de la considération des esprits dirigeants et bien pensants du Canada tout entier,—en est une des plus difficiles, parce qu'elle confine à la prophétie. Et vous le savez, n'est pas prophète qui veut... surtout en son pays... et j'oserais dire encore moins lorsqu'il s'agit de la race à laquelle on appartient.

On voudrait la voir grande, unie, respectée de tous, autant que respectable, en pleine marche toujours ascendante, forte et imposante, heureuse, prospère, au premier rang toujours et jamais rétrograde. Avec de pareils désirs, avec de semblables sentiments, ne croyez-vous pas que l'on puisse s'aveugler un peu et voir tout en rose dans notre avenir national ?

Ce que la race canadienne-française sera au XXe siècle, qui peut le dire ? Des probabilités, il est facile d'en faire, quand on aime les siens, que l'on est Canadien-français *to the core*, toujours disposé à prendre nos désirs patriotiques pour de sérieuses et sincères réalités.

A tout événement, risquons notre opinion : elle aura toujours le mérite de la sincérité.

Après avoir jeté un coup d'œil en arrière, étudié notre mission providentielle sur ce continent, soit dans la province de Québec, soit de l'autre côté de la ligne 45e, après avoir constaté ce qu'est devenue aujourd'hui cette poignée de braves colons français lors de la cession à l'Angleterre, 60,000 alors et 3,000,000 aujourd'hui, nous avons lieu de croire et de dire que la race canadienne-française ne sera pas mûre de sitôt pour le pan-américanisme qui ne lui dit rien qui vaille, mais qu'au contraire, libre, fière de son passé, heureuse des libertés octroyées et garanties par Albion, contente des horizons nouveaux qui se lèvent elle, la race canadienne-française va demeurer forte, parce qu'elle est croyante, unie, parce que c'est en cela qu'est le salut, homogène, parce que le peuple qu'elle coudoie ne s'assimilera jamais.

Elle va marcher son chemin sans entraves, aspirant toujours au premier poste d'honneur. Loyale toujours, aussi longtemps que l'Angleterre respectera ses droits, elle n'en restera pas moins attachée à son drapeau sur lequel les peuples qui nous environnent ne cesseront de lire à jamais ces mots qui sont comme un cri suprême de ralliement : " Nos Institutions, notre Langue et nos Droits ".

C.-A. GAUVREAU.

GUSTAVE COMTE, RÉDACTEUR AU " TEMPS "

Vous m'avez fait l'honneur de me demander mon opinion pour votre plébiscite. La voilà sans autre préambule :

Au vingtième siècle, (et il nous reste encore quatre-vingt-dix-neuf ans, au moins, avant d'en voir la fin,) il se produira une évolution marquante pour la nationalité canadienne-française. *Le peuple canadien-français ne se fondra pas dans le pan-américanisme.* Il gardera ses institutions, ses croyances, son caractère national, et il aura cessé d'être une colonie. *Il sera indépendant.*

En risquant cette prophétie, je n'agis pas comme les enfants qui disent telle chose sera, parce qu'ils désirent ardemment que telle chose soit. J'ai des raisons plus sérieuses à l'appui de mon affirmation, et il me suffira pour aujourd'hui d'énumérer les causes qui affranchiront notre race du joug britannique en l'empêchant de tomber dans le Pan-Américanisme.

Ces causes sont :

1o. *La décadence anglaise.*—Ceci est facile à prouver et l'on pourrait écrire un volume sur la question. Avant la fin de ce siècle l'Angleterre aura perdu toutes ses colonies. Après l'apogée, la décadence. C'est le sort de tous les empires. Passons.

2o. *L'arrogance anglaise.*—Ces descendants de Saxons ont tout fait pour nous *angliciser*. S'ils n'ont pas réussi jusqu'à ce jour, c'est qu'il était impossible de faire des Anglais avec des descendants de latins. Il nous ont méprisés et nous ont pour ainsi dire forcés d'apprendre leur idiôme pour faire commerce avec eux. Ils ont commis toutes les injustices à l'égard des Canadiens-français et accordé toutes les préférences à leurs compatriotes de même langage. La génération des cinquante dernières années a courbé le dos, mais a continué de parler français dans le cercle de la famille, sans oser toutefois protester contre les iniquités commises. Depuis quelques années seulement, il se fait un mouvement parmi la jeune génération destinée à donner du prestige à notre nationalité. Bon nombre d'entre les jeunes sont assez braves pour lever la tête quand l'Anglais fait mine de nous traiter de race inférieure ou de menacer notre constitution. Tels sont les Henri Bourassa et autres de la même trempe. Il est bon que les Anglais soient fanatiques et arrogants. Cela rappelle aux jeunes d'aujourd'hui qu'ils doivent être constamment sur le qui vive s'ils ne veulent pas être trahis par leurs faux protecteurs. Cela les préparera pour la lutte à venir, si lutte il doit y avoir. Et cela m'est une garantie que la nationalité canadienne-française ne se fondra pas dans le Pan-américanisme, sans qu'il ne se produise au moins des chocs et des heurts terribles.

Or, il n'est pas nécessaire que ces chocs et ces heurts se produisent. Lorsqu'il s'agira pour nous de demander notre indépendance, il se trouvera bien un tribunal d'arbitrage pour nous reconnaître comme indépendants, et les Etats-Unis ne pourront loucher de notre côté sans se mettre à dos toutes les puissances qui auront constitué ce tribunal international. Notre indépendance peut aussi nous être accordée par voie de traité, et l'on ne viole pas impunément la foi des traités.

Enfin, s'il faut absolument combattre, je suis convaincu qu'à l'heure dite, les Canadiens-français trouveront aussi leurs Dewet et leurs Botha.

J'ai dit que tout cela arriverait au vingtième siècle, et je n'ai pas dit que cela prendrait cinq, dix, quinze ou vingt ans. Cela arrivera dans le cours du vingtième siècle. J'estime que quatre-vingt-dix-neuf ans, c'est plus qu'il n'en faut à un peuple aussi vigoureux, aussi fécond et aussi plein de vitalité que le nôtre pour cesser d'être un peuple de colons. Si, donc nous devenons indépendants, le Pan-américanisme ne nous englobera pas ; et j'espère que l'idée d'une république d'origine latine au nord de l'Amérique, vous sourit autant qu'à moi, mon cher Massicotte. Puissiez-vous, vous et vos lecteurs comprendre clairement tout ce que j'ai voulu dire dans ce trop laconique exposé d'une théorie qui prendrait des volumes et que j'ai dû rédiger trop à la hâte.

GUSTAVE COMTE.

LOUVIGNY DE MONTIGNY, EX-DIRECTEUR DE " L'AVENIR "

Mon cher Massicotte,

Deux mots pour te remercier de la confiance que tu me témoignes en m'invitant à la discussion sur l'avenir des Canadiens, et pour décliner l'honneur.

Je ne vois pas du tout clair dans les destinées de mes compatriotes. Avant de prophétiser ce qu'ils feront, je m'efforce de comprendre d'abord ce qu'ils font. Et je t'avoue que le chapitre intitulé " tendances nationales " de mon abécédaire politique présente plus de points noirs que je n'en soupçonnais. Avec nos hommes d'Etat qui se laissent mener par l'opportunisme comme des caniches par une cocotte, avec nos journaux qui persistent à gaver leurs lecteurs d'insanités, avec nos précepteurs qui s'obstinent à repousser toute émancipation, avec... avec enfin notre jeunesse bonasse qui se fiche de tout, ma foi, où les Canadiens-français en seront arrivés dans cent ans d'ici, je n'en sais rien. Assure-moi seulement qu'ils existeront encore.

Mon cher Massicotte, je ne te cache pas mon impatience de lire les réponses des hommes d'Etat que tu as consultés. Rien d'amusant comme la comparaison des paroles et des actes.

LOUVIGNY DE MONTIGNY.